

Dostoïevski lu par René Girard ou l'achèvement du roman moderne

Author : Alexis Feertchak

Categories : [Art & Société](#)

Date : 31 mars 2019

ANALYSE : Le romancier russe prend une place particulière dans la pensée du philosophe du mimétisme, rappelle [Alexis Feertchak](#) dans un [article](#) du [supplément littéraire](#) du [Courrier de Russie](#)*, que nous publions à notre tour. «Moi, je suis seul et, eux, ils sont tous», écrit Dostoïevski. «Chacun se croit seul en enfer, et c'est cela l'enfer», lui répond René Girard.

Diplômé de Sciences Po Paris et licencié en philosophie de l'Université Paris-Sorbonne après un double cursus, [Alexis Feertchak](#) est journaliste au Figaro et rédacteur en chef d'iPhilo, qu'il a

fondé en 2012. Il est membre fondateur du think tank de géopolitique «Geopragma».

Se sentant infiniment coupable d'avoir frappé son ordonnance, un jeune officier reçoit du ciel un mystérieux appel à devenir moine, alors qu'il devait se battre en duel le lendemain. Le duel a lieu, mais l'officier ne réplique pas à la balle qui le frôle. Ses camarades s'offusquent d'une telle faiblesse, puis s'inclinent quand il leur annonce sa soudaine vocation monastique. Ces péripéties qui marquent la vie du starets Zénob dans *Les Frères Karamazov* reflètent le caractère excessif des héros dostoïevskiens, un excès déroutant qui plonge le lecteur dans un univers sombre et agité, empreint de mystique et de métaphysique.

Lire aussi : [René Girard : le miroir et le masque](#) (Alexis Feertchak)

Voici qu'un «mystérieux personnage» rend visite à l'officier devenu moine et lui parle du paradis, dont les hommes seraient encore loin d'être dignes. «Personne ne s'estimera satisfait, et tous murmureront, s'envieront, s'extermineront les uns les autres », annonce-t-il, avant d'ajouter : «Chacun aspire à séparer sa personnalité des autres, chacun veut goûter lui-même la plénitude de la vie (...) Tous se sont fractionnés en unités, chacun s'isole dans son trou». Ces deux sentences prophétiques résument, y compris dans leur contradiction apparente, le discours de Dostoïevski sur l'individualisme des modernes.

L'officier fougueux et amoureux, qui provoque en duel un rival, est submergé par la jalousie, l'envie, le ressentiment et détourne sa violence vers son ordonnance innocente. Rongé par la culpabilité, il se tourne vers Dieu dans une conversion ponctuée de pleurs exaltés pour échapper à cet enfer pavé de désirs destructeurs. Chez Dostoïevski, l'enfer naît de la distance angoissante à l'intérieur même de l'individu, entre l'impression grisante d'être singulier et celle dégradante de n'être qu'un parmi tant d'autres. Cette distance atteint des sommets dans *Les Carnets du sous-sol*. L'anti-héros par excellence, fonctionnaire à la retraite, aigri, vouant à sa propre personne une haine aussi féroce qu'à ceux qu'il nomme avec mépris «les hommes normaux», a ces mots terribles : «Moi, je suis seul et, eux, ils sont tous». On retrouve la même ambivalence entre l'orgueil de la singularité et la peur d'être écrasé par la foule que formeraient ceux qui ne sont pas lui.

La condition ordinaire de l'homme moderne

Dans cette géométrie du désir, un Français a vu des triangles. En 1961, dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, René Girard confère à Dostoïevski une place très particulière puisque le romancier russe incarne selon lui «l'aboutissement du roman moderne et son étape suprême». Avec ce chef-d'œuvre de la critique littéraire, celui qui n'est pas encore le philosophe du mimétisme et du bouc émissaire qu'il deviendra quelques années plus tard cherche ce qui fait

l'unité du genre romanesque. Ce fil directeur, c'est le «désir triangulaire» ou «désir selon l'autre». De Cervantès à Dostoïevski, en passant par Flaubert, Stendhal et Proust, les héros veulent nous faire croire qu'ils désirent par eux-mêmes, qu'ils vont en ligne droite vers l'objet désiré. Mais ils nous trompent. En réalité, leurs désirs sont déviés par ce que René Girard nomme des «médiateurs». «Le vrai Don Juan n'est pas autonome ; il est incapable, au contraire, de se passer des Autres», écrit René Girard. Cette croyance en l'autonomie du désir, c'est le mensonge romantique. La révélation de ce mensonge, la vérité romanesque.

Chez Dostoïevski, les personnages – hormis des figures absolument christiques comme le prince Mychkine dans *L'Idiot* ou Aliocha, le troisième frère Karamazov – sont frappés avec une force inouïe par ce désir triangulaire. C'est le cas de façon paradigmatique dans *L'Éternel mari*, histoire d'un homme banal qui se prend d'obsession pour l'ancien amant de sa femme, celle-ci morte. Dans le modèle girardien, l'amant n'est pas l'objet du désir du mari, mais son médiateur. L'objet en lui-même, la femme, disparaît presque, même s'il réapparaît, le mari voulant avoir l'avis de l'amant à propos de la nouvelle femme qu'il convoite.

Dostoïevski rétablit ainsi la hiérarchie à l'intérieur du triangle. Parmi les romanciers, il est celui qui va le plus loin en mettant le médiateur au centre, plus que l'objet, souvent prétexte. C'est cette particularité poussée à l'extrême qui fait dire à René Girard que Dostoïevski est l'aboutissement du roman moderne. Mais cette centralité du médiateur a un coût. Quand un sujet désire un objet, il ne souhaite pas devenir cet objet. En revanche, de façon paroxystique chez Dostoïevski, le sujet désirent veut s'emparer de l'être du médiateur. De modèle, il devient rival. «Tous murmureront, s'envieront, s'extermineront les uns les autres», déclare le «visiteur inconnu» du starets Zénob, éclairant parfaitement ce passage de l'amour à la haine. Le héros ne parvient jamais à s'emparer de l'être de celui qu'il admire avant de haïr. Frappé par cette impossibilité métaphysique d'être l'autre, il s'enfonce dans le souterrain et se croit frappé de malédiction. «Chacun se croit seul en enfer, et c'est cela l'enfer», résume à merveille René Girard.

Lire aussi : [Influenceurs et «followers» : les nouveaux maîtres du désir mimétique \(Jen-Marc Bourdin\)](#)

L'auteur de *Mensonge romantique et vérité romanesque* donne sens à l'abîme dans lequel chaque héros dostoïevskien menace à chaque fois de tomber. Il donne sens à ces pleurs et à ces cris, à ces accès de violence et de boisson que l'on peut juger de prime abord excessifs. Longtemps, certains y ont vu l'âme russe d'un écrivain trop slavophile pour être compris de l'Occident. Puis l'existentialisme s'est pris de passion pour des héros dostoïevskiens symboles d'une liberté chaotique, mais absolue. René Girard révèle au contraire, derrière ces excès, la condition ordinaire de l'homme moderne. Il trace ainsi un trait d'union avec l'immense écrivain russe, qu'il rapproche de notre quotidien. Si les péripéties du starets Zénob nous paraissent lointaines, les songes du «mystérieux visiteur» ne sont-ils pas la traduction de ce que d'aucuns nomment la crise de la modernité et de son corollaire, l'individualisme débridé ? «Le terrain occidental se fait chaque

jour plus semblable à celui d'où Dostoïevski tira ses grandes œuvres. Pour rendre au *Sous-sol* tout son mordant, et cette cruauté qu'on reprochait jadis au romancier russe, il suffit, le plus souvent, d'effectuer quelques légères transpositions. Déplacez (seulement) l'homme du souterrain des bords de la Neva vers les bords de la Seine», conclut lui-même René Girard.

*** Créé en 2002 par trois Français, [Le Courrier de Russie](#) est le journal francophone de référence sur la Russie. Actuellement dirigé par Jean-Claude Galli, il est devenu en 2018 un magazine entièrement numérique disponible par abonnement. Lors du Salon du livre de Paris de 2019, la rédaction a publié pour la première fois un «[Supplément littéraire](#)» réalisé par Anne Coldefy-Faucard, maître de conférences à l'Université Paris-Sorbonne et spécialiste de la littérature russe. Il est notamment possible d'y lire [une interview](#) de Vladimir Sorokine, considéré comme l'un des écrivains russes les plus importants de sa génération.**